

ou de celles qui sont forcées de les subir. Car voilà encore une anomalie dont la femme recueille les désavantages. Jusqu'à son mariage, la jeune fille qui ne veut pas être oubliée est comme contrainte de se montrer dans le monde, tandis que dans notre organisation (il vaudrait beaucoup mieux dire notre désorganisation) sociale, les hommes sérieux qu'elle trouverait du plaisir à y rencontrer s'en retirent presque tous dès qu'ils commencent à être quelque chose.

Voilà pourtant le pénible noviciat que toute fille à marier se voit dans l'obligation de traverser pour conquérir une liberté relative. Il est si dur que certaines âmes fières, n'en pouvant supporter le joug, abandonnent prématûrément la partie, prête à sacrifier héroïquement l'espoir de trouver un mari acquis à un prix si élevé.

C'est pourquoi je prêche la philosophie aux jeunes personnes qui entrent dans le monde, car, au fond, le plus clair de ce qu'elles y trouvent *toutes*, c'est la contrainte, l'ennui et de cruelles humiliations. Ce n'est que du hasard qu'elles peuvent attendre la rencontre de celui qu'elles aimeraient. Et si d'aventure le même malin hasard s'amuse à leur ravis au bout d'un instant le cavalier qu'une plus ample connaissance allait peut-être transformer en adorateur, il leur est interdit de faire pour le retenir le moindre geste ni de tenter pour le ramener la plus petite démarche.

Le mensonge de sa royauté illusoire, il y va du sort même de la femme de le perpétuer et de faire semblant d'y croire. Les lâches qui dans le combat inégal entre leur cœur et leur dignité se déclarent vaincues sont ces "malheureuses," ces Atala sans Chactas, victimes peu intéressantes qui, en étalant leur désolation stérile, ne s'attirent que le ridicule.

C'est le propre de la charité mondaine de prendre parti pour les heureux, les cruelles et les conquérants contre les sacrifiés.

Que de jeunes filles, ayant affecté, à la suite d'un abandon, la pose d'un deuil dramatique et d'un veuvage sans honneur, ont gâté leur avenir, effarouché la félicité par l'enseigne du désespoir arboré sur leur personne.

Pour un homme une peine de cœur est une auréole et un excellent *certificat*. Chez nous, je le répète, elle est un objet de risée, une faiblesse qu'à

tout prix il faut déguiser sous une contenance naturelle et même joyeuse. Notre conduite doit avoir pour règle l'inflexible axiome : "Noblesse oblige." Et plus on est humble, deshéritée de la nature ou de la fortune, plus on doit viser à cette hauteur de l'âme qui ne se laisse pas abattre par le dédain d'un homme, car alors l'indépendance est notre seul avantage et notre réputation le seul bien dont on dispose.

Chez les plus désespérées, dans l'éclat qu'elles donnent à leurs *chagrins d'amour*, il y a le vestige d'une espérance et l'insistance d'une supplication. Est-il concevable que leur jugement n'avertisse pas ces éplorées qu'une marchandise dont on fait bon marché ne peut que perdre de sa valeur, et encore, à bien plus forte raison celle qu'on vous jette à la tête.

Si les Malheureuses se contentaient de se nourrir de leur égoïste douleur ; mais hélas, elles ont leurs victimes. Ce sont d'abord leur famille, un bon père, une mère idolâtre, réduits au désespoir par le spectacle d'une peine devant laquelle ils se sentent impuissants. Ces vrais affligés, dont le malheur n'a pas, comme celui de leur enfant, une certaine compensation que celle-ci trouve dans le charme des souvenirs et des dangereuses rôveries, ces pauvres parents ont l'âme fendue en lui entendant répéter sans cesse qu'elle "va mourir."

Il y a aussi les confidents. Ceux-là sont les martyrs qui doivent recevoir avec un dos patient la sempiternelle averse des pleurs, des récriminations et des soupirs lamentables. Ces victimes deviennent d'autant plus précieuses à leur bourreau qu'elles seront les témoins du roman, unique peut-être, qu'une vieille fille cultive religieusement, qu'elle arrose de larmes jamais taries comme on renouvelle les fleurs sur la tombe d'un trépassé sans successeur.

Ce sera quelque aussi son confesseur qu'elle ira obséder de sa lubie.

Quand le prêtre lui dira que le meilleur dérivatif à son tourment est la résignation, une vie sérieuse et occupée, l'oubli d'elle-même et de son rêve obstiné, les remontrances glisseront sur cette âme.

Au bout de huit jours elle reviendra encore, poussée par l'inconscient besoin de parler à une oreille indulgente du sujet qui la hante, et osera,